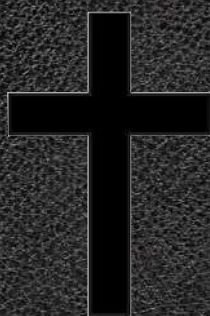


IAN  
CALDWELL

# Le Cinquième Évangile

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Hélène Frappat



actes noirs  
*ACTES SUD*



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

2004, le pontificat de Jean-Paul II touche à sa fin. À quelques jours de l'ouverture d'une importante exposition, dans les musées du Vatican, consacrée au saint suaire et au Diatessaron – le premier écrit réunissant les quatre Évangiles –, son conservateur, Ugo Nogara, est abattu. Le même soir, l'appartement d'Alex Andreou, un jeune prêtre de l'Église d'Orient qui a aidé Ugo à interpréter les textes sacrés, est mis à sac. Son frère aîné, Simon, prêtre catholique romain et membre de la secrétairerie d'État du Saint-Siège, présent sur les lieux au moment du crime, se mure dans un silence incompréhensible avant d'être inculpé du meurtre par un tribunal ecclésiastique.

Tandis qu'il cherche à savoir qui se cache derrière ce procès, qui a tué le conservateur et pourquoi son frère a choisi de ne pas se défendre, Alex se retrouve propulsé dans une sombre machination en plein cœur du Vatican. Il découvre alors qu'Ugo s'apprêtait à faire une révélation retentissante sur la relique la plus fascinante et la plus contestée de la chrétienté : le suaire de Turin.

“Voilà dix ans, depuis *La Règle de quatre*, que Ian Caldwell n'avait pas écrit. *Le Cinquième Évangile*, son nouveau roman, valait la peine d'attendre. Aux lecteurs qui seraient tentés de le comparer à *Da Vinci Code* : s'il vous plaît, n'en faites rien. *Le Cinquième Évangile* est unique en son genre et s'imposera à tous comme une référence. Intrigue saisissante et exceptionnellement documentée, narration impeccable : *Le Cinquième Évangile* réussit l'exploit d'être à la fois érudit et captivant, littéraire et fascinant. Il changera à jamais l'idée que vous vous faites de l'institution religieuse, de l'humanité, et peut-être bien de vous-même.”

*David Baldacci*

IAN CALDWELL

*Né en 1976, Ian Caldwell a coécrit avec Dustin Thomason La Règle de quatre (Michel Lafon, 2005). Il vit en Virginie (États-Unis) avec sa femme et ses enfants.*

DU MÊME AUTEUR

*LA RÈGLE DE QUATRE*, avec Dustin Thomason, Michel Lafon, 2005 ; Le Livre de poche n° 37173.

Photographie de couverture : © DanBrandenburg / Getty images

Titre original :

*The Fifth Gospel*

Éditeur original :

Simon & Schuster, New York

© Ian Caldwell, 2015

© ACTES SUD, 2016

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-07125-7

IAN CALDWELL

# Le Cinquième Évangile

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Hélène Frappat

ACTES SUD



*Pour Meredith.*  
*Enfin.*





## NOTE HISTORIQUE

Il y a deux mille ans, deux frères ont entrepris de diffuser l'Évangile chrétien depuis la Terre sainte. Saint Pierre a voyagé jusqu'à Rome, devenant le symbole de la fondation du christianisme occidental. Son frère, saint André, a voyagé jusqu'en Grèce, devenant un symbole de la fondation du christianisme oriental. Pendant des siècles, l'Église qu'ils ont contribué à créer est demeurée une institution unitaire. Mais, il y a mille ans, Occident et Orient ont rompu. Les chrétiens d'Occident sont devenus des catholiques, choisissant pour guide le successeur de saint Pierre : le pape. Les chrétiens d'Orient sont devenus des orthodoxes, choisissant pour guides les successeurs de saint André et d'autres apôtres, connus sous le nom de patriarches. De nos jours, il s'agit des confessions chrétiennes les plus importantes sur terre. Entre elles, il existe un petit groupe que l'on appelle les catholiques d'Orient, qui ne rentrent dans aucune de ces classifications, puisqu'ils suivent les traditions orientales, tout en obéissant au pape.

Ce roman est situé en 2004, à l'époque où le pape Jean-Paul II, juste avant sa mort, avait pour désir de réunir le catholicisme et la religion orthodoxe. Voici l'histoire de deux frères, pareillement prêtres catholiques, mais l'un d'Orient, l'autre d'Occident.



## PROLOGUE

Mon fils est trop jeune pour comprendre le pardon. Grandir à Rome lui a donné l'impression que c'était facile : les étrangers font la queue devant les cabines de la basilique Saint-Pierre, attendant leur tour pour se confesser, et les lumières rouges en haut des confessionnaux clignotent, annonçant que les prêtres à l'intérieur en ont fini avec un pécheur, et qu'ils sont prêts à accueillir le suivant. Vu la rapidité avec laquelle on nettoie les consciences, mon fils pense qu'elles ne doivent pas se salir autant que les chambres ou les assiettes. Alors, chaque fois qu'il laisse le bain couler trop longtemps, qu'il marche sur ses jouets ou qu'il rentre de l'école, les pantalons tachés de boue, Pierre demande pardon. Il offre ses excuses comme un pape offre ses bénédictions. Mon fils fera sa première confession dans deux ans seulement. Et il y a une bonne raison à cela.

Aucun enfant petit ne peut comprendre le péché. La faute. L'absolution. Un prêtre a le pouvoir d'offrir son pardon à un étranger à une telle vitesse qu'il est impossible à un jeune garçon d'imaginer à quel point il lui sera difficile, un jour, de pardonner à ses propres ennemis. Ou à ceux qu'il aime. Il ne soupçonne pas que les hommes bons échouent parfois à se pardonner à eux-mêmes. Si l'on peut pardonner les plus noires erreurs, on ne peut les défaire. J'espère que mon fils demeurera à jamais plus étranger à ces péchés que mon frère et moi-même ne l'avons été.

Dès ma naissance, j'étais destiné à devenir prêtre. Mon oncle est prêtre ; mon frère aîné, Simon, est prêtre ; et un jour, j'espère que Pierre le deviendra aussi. Aussi loin que je me souviens,

j'ai toujours vécu dans l'enceinte du Vatican. Aussi loin que je me souviens, Pierre y a toujours vécu.

Aux yeux du monde, il existe deux Vatican. L'un est le plus bel endroit sur cette terre : le temple de l'art et le musée de la foi. L'autre est l'usine à saucisses du catholicisme, un pays habité par de vieux prêtres rabâchant leurs sermons éternels. Comment un petit garçon pourrait grandir dans l'un ou l'autre de ces lieux ? Pourtant, notre pays a toujours été rempli d'enfants. Tout le monde en a : les jardiniers du pape, les ouvriers du pape, les gardes suisses du pape. Quand j'étais petit, Jean-Paul II croyait à la nécessité d'un minimum vital, si bien qu'il augmentait toute famille accueillant une nouvelle bouche à nourrir. On jouait à cache-cache dans ses jardins, au foot avec ses enfants de cœur, au flipper à l'étage au-dessus de la sacristie de sa basilique. En traînant les pieds, on accompagnait nos mères au supermarché et au grand magasin du Vatican, et nos pères à la station essence et à la banque du Vatican. Notre pays était à peine plus grand qu'un terrain de golf, mais nos activités n'étaient pas différentes de celles de la plupart des enfants. Avec Simon, on était heureux. Normaux. Identiques aux autres garçons du Vatican, sauf sur un point. *Notre* père était prêtre.

Père était un catholique grec et non romain, ce qui signifie qu'il portait une longue barbe et une soutane différente, qu'il célébrait une cérémonie nommée divine liturgie au lieu de messe, et qu'il avait été autorisé à se marier avant d'entrer dans les ordres. Il disait souvent que nous autres, catholiques d'Orient, étions les ambassadeurs de Dieu, des intermédiaires susceptibles de favoriser la réunion des catholiques et des orthodoxes. Dans la réalité, être un catholique d'Orient ressemble plutôt à la situation d'un réfugié, coincé à la frontière entre des superpuissances hostiles. Père tentait de dissimuler notre fardeau. Il existe un milliard de catholiques romains de par le monde, et seulement quelques milliers de catholiques grecs comme nous, si bien qu'il était l'unique prêtre marié dans un pays dirigé par des hommes célibataires. Pendant trente ans, les autres prêtres du Vatican l'ont regardé de haut lorsqu'il livrait une bataille acharnée pour leur présenter un quelconque document. Ce n'est qu'à la toute fin de sa carrière qu'il a eu une

promotion, du genre de celles qui tombent du ciel en battant des ailes, au son de la harpe.

Peu de temps après, ma mère est morte. Cancer, d'après les médecins. En fait, ils n'ont rien compris. Mes parents s'étaient rencontrés dans les années 1960, en un clin d'œil, à une époque où tout paraissait possible. À la maison, ils dansaient souvent ensemble. En survivants d'une époque irrévérencieuse, ils continuaient à prier ensemble de tout leur cœur. La famille de ma mère, catholique romaine, avait envoyé des prêtres jusqu'en haut de la hiérarchie vaticane depuis plus d'un siècle, si bien que lorsqu'elle épousa un catholique grec chevelu, ils la renièrent. Après la mort de mon père, elle m'a dit que cela lui faisait bizarre d'avoir encore des mains, alors que plus personne ne pouvait les tenir. Avec Simon, on l'a enterrée à côté de mon père, derrière l'église paroissiale du Vatican. Je ne conserve presque aucun souvenir de cette période. À part le fait que je séchais l'école, jour après jour, et que j'allais m'asseoir au cimetière, les bras autour de mes genoux, pour pleurer. Et puis Simon, vaille que vaille, finissait toujours par me ramener à la maison.

On était encore adolescents, donc on nous a laissés sous la garde de notre oncle, un cardinal du Vatican. La meilleure description que je puisse faire d'oncle Lucio, c'est qu'il conservait son cœur de petit garçon dans un bocal, avec son dentier. En tant que cardinal président du Vatican, Lucio avait consacré l'essentiel de son existence à équilibrer notre budget national, et à empêcher les employés du Vatican de se marier. Pour des raisons d'ordre économique, il était opposé à l'idée de récompenser les familles qui s'agrandissent. Par conséquent, même s'il avait eu le temps d'élever les fils orphelins de sa sœur, il s'y serait opposé par principe. Il n'a fait aucune objection lorsque, avec Simon, nous avons choisi de réintégrer le domicile familial et de nous élever tout seuls.

J'étais trop jeune pour travailler, alors Simon a quitté l'université pendant un an et il a trouvé un boulot. On ne savait cuisiner ni l'un ni l'autre, encore moins coudre ou réparer les toilettes, alors Simon a tout appris tout seul. C'est lui qui me réveillait pour l'école et me donnait de l'argent pour mon déjeuner. Il préparait mes vêtements et des repas chauds. J'ai

entièrement appris de lui l'art d'être un enfant de chœur. Chaque garçon catholique, quand il affronte les pires nuits de sa vie, va se coucher en se demandant si des animaux tels que nous valent réellement la boue à partir de laquelle Dieu nous a façonnés. Mais au fond de mon existence, tout au fond de mes ténèbres, Dieu a envoyé Simon. On n'a pas survécu à l'enfance ensemble. // lui a survécu, et il m'en a sorti en me portant sur ses épaules. Je n'ai jamais cessé de penser que ma dette envers lui était si grande que je ne pourrais jamais la rembourser. Seul son pardon aurait pu la solder. J'aurais fait n'importe quoi pour lui.

N'importe quoi.

— Oncle Simon est en retard ?

Notre gouvernante, sœur Helena, doit se poser exactement la même question, tout en surveillant le colin trop cuit qu'elle a préparé pour le dîner. Mon frère était censé rentrer il y a dix minutes. Je rassure mon fils :

— T'inquiète pas. Aide-moi à mettre la table.

Pierre m'ignore. Il se dresse plus haut sur sa chaise, en prenant appui sur ses genoux, et clame :

— Simon va m'emmener au cinéma, ensuite je lui montrerai l'éléphant au Bioparco, et ensuite il m'apprendra le tour de Marseille.

Devant sa poêle, sœur Helena s'agite d'un pied sur l'autre. Elle doit croire que le tour de Marseille est un pas de danse. Pierre n'en revient pas. Il lève une main en l'air, tel un magicien jetant un sort, et s'exclame :

— Mais non ! C'est un dribble ! Comme Ronaldo.

Simon rentre de Turquie pour assister à l'exposition organisée par notre ami commun Ugo Nogara. Un vernissage, presque une semaine d'absence, et une cérémonie formelle à laquelle je n'aurais jamais été invité, si je n'avais pas aidé Ugo dans son travail.

Seulement, sous ce toit notre univers est gouverné par un enfant de cinq ans, qui a décrété que c'était pour donner des leçons de football qu'oncle Simon rentrait à la maison.

— Taper dans un ballon, il n'y a pas que ça dans la vie.

Sœur Helena prend sur elle d'incarner la voix féminine de la raison. Mon fils avait onze mois quand ma femme, Mona,

nous a quittés. Depuis, cette merveilleuse vieille nonne est devenue mon système paternel de survie. C'est oncle Lucio qui me l'a prêtée, lui qui a des bataillons de nonnes à son service, et j'ai du mal à imaginer ce que je ferais sans elle, d'autant que je n'ai même pas les moyens de payer une baby-sitter correctement. Heureusement, sœur Helena n'abandonnerait Pierre pour rien au monde.

Mon fils disparaît dans sa chambre, d'où il revient en brandissant son réveil numérique. Avec ses manières très directes, héritées de sa mère, il le pose sur la table, devant moi, et le désigne du doigt.

Helena tente de le rassurer.

— Mon trésor, le train de frère Simon est probablement en retard.

Le train. Pas l'oncle. Parce que Pierre aurait du mal à comprendre qu'il arrive à Simon d'oublier l'argent du billet, ou de s'absorber totalement dans des conversations avec des étrangers. Mona a refusé de donner son prénom à notre fils parce qu'elle le trouvait imprévisible. Et mon frère a beau avoir le poste le plus prestigieux dont un jeune prêtre puisse rêver – il est diplomate à la secrétairerie d'État du Saint-Siège, l'élite de notre bureaucratie catholique –, la vérité est qu'il est incapable de refuser le moindre travail, aussi exténuant soit-il. Comme les hommes de notre famille maternelle, Simon est un prêtre catholique romain, ce qui implique que jamais il ne se mariera, ni n'aura d'enfants. Mais, à la différence d'autres prêtres du Vatican, qui étaient nés pour avoir une vie sédentaire et un embonpoint généreux, son âme ne le laisse jamais en repos. Dieu bénisse Mona, qui voulait que notre fils ressemble à son père fiable, tranquille, satisfait. Le choix de son prénom est finalement le résultat d'un compromis : dans les Évangiles, Jésus rencontre un pêcheur nommé Simon, qu'il rebaptise Pierre.

Je prends mon portable et j'envoie un texto à Simon – *Tu es encore loin?* – tandis que Pierre inspecte le contenu de la poêle de sœur Helena.

Sans lien avec ce qui précède, il déclare que le colin, c'est du poisson. Il est dans sa période classificatrice. Et il déteste le poisson.



— Simon adore ce poisson. On en mangeait quand on était petits.

En fait, quand on nous servait ce plat, c'était du cabillaud, et pas du colin. Mais le salaire d'un prêtre célibataire n'est pas extensible. Et comme Mona me le rappelait souvent, lorsqu'elle programmait ce genre de menus, mon frère – qui dépasse d'une tête tous les prêtres du Vatican – mange pour deux.

En ce moment, je pense à Mona plus que d'habitude. L'arrivée de mon frère fait toujours planer le fantôme du départ de ma femme. Tous deux sont les pôles magnétiques de mon existence ; l'un est constamment tapi dans l'ombre de l'autre. J'ai connu Mona alors que nous étions deux enfants dans l'enceinte du Vatican, et nos retrouvailles dans la ville de Rome ont semblé obéir à la volonté de Dieu. Cependant nous étions contraints de mettre la charrue avant les bœufs – les prêtres d'Orient doivent se marier avant leur ordination, ou ne pas se marier du tout – et rétrospectivement, je comprends que Mona avait probablement besoin de plus de temps pour s'y préparer. Ce n'est pas facile d'être une épouse au Vatican. Et encore moins d'être la femme d'un prêtre. Mona a continué à travailler à plein temps quasiment jusqu'à la naissance de notre bébé aux yeux bleus, qui dévorait comme quatre et dormait moins encore. Mona le nourrissait si souvent que je trouvais le réfrigérateur vide car elle ne parvenait plus à le réapprovisionner.

Ce n'est que plus tard que j'ai tout compris. Le frigidaire était vide parce qu'elle avait cessé d'aller à l'épicerie. Je ne l'avais pas remarqué parce qu'elle avait aussi renoncé à faire des repas réguliers. Elle priait moins. Chantait moins pour notre fils. Et puis, trois semaines avant le premier anniversaire de Pierre, elle a disparu. J'ai trouvé un flacon de pilules dissimulé sous une tasse au fond d'un placard. Un médecin du dispensaire du Vatican a expliqué qu'elle avait tenté de guérir seule de la dépression. N'abandonnons pas tout espoir, a-t-il dit. Alors Pierre et moi, on a attendu le retour de Mona. Attendu, interminablement.

Aujourd'hui, il jure qu'il se souvient d'elle. Mais ces souvenirs sont en réalité des détails de photographies qu'il a vues chez nous. Il les repeint aux couleurs de ce que les émissions de télé et les publicités des magazines lui ont appris. Il n'a pas

encore remarqué que les femmes de notre Église grecque ne portent pas de rouge à lèvres, ni de parfum. Non sans tristesse, je me rends compte que son expérience de l'Église ressemble presque à celle du catholicisme romain : quand il me regarde, ce qu'il voit, c'est un prêtre célibataire, qui vit dans la solitude. Il est trop petit pour éprouver les contradictions de sa propre identité. Mais il n'oublie jamais sa mère dans ses prières, et on m'a raconté que Jean-Paul II a fait de même, après la mort de sa mère, quand il était petit. Cette pensée me donne du réconfort.

Le téléphone finit par sonner. Sœur Helena sourit en me voyant me précipiter pour répondre.

— Allô ?

Pierre m'observe avec inquiétude.

Je m'attends à entendre le bruit d'une station de métro ou, pire, d'un aéroport en arrière-plan. Mais ce n'est pas ça du tout. La voix à l'autre bout du fil résonne faiblement. Très loin.

— Sy ? C'est toi ?

On dirait qu'il ne m'entend pas. La communication passe mal. J'en déduis qu'il est plus près de la maison que je ne le croyais. Il y a très peu de réseau sur le sol du Vatican.

— Alex...

— Oui ?

Il recommence à parler, mais la ligne est perturbée par des parasites. Est-ce qu'il aurait fait un détour par les musées du Vatican pour voir Ugo Nogara, qui se bat pour finir sa grande exposition dans les temps ? Je ne l'avouerais jamais à Pierre, mais c'est bien le genre de mon frère de s'arrêter pour aider quelqu'un en chemin.

— Sy, tu es au musée ?

Assis à la table du dîner, Pierre n'en peut plus de ce suspense. Il demande en chuchotant à Helena si son oncle est avec M. Nogara.

Mais, à l'autre bout du fil, un changement se produit. Un sifflement éclate, et je reconnais une rafale de vent. Il est dehors. Et ici, du moins à Rome, un orage est en train d'éclater.

Pendant un instant la communication s'améliore.

— Alex, j'ai besoin que tu viennes me chercher.

Au son de sa voix, un frisson de malaise remonte le long de mon dos.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je suis à Castel Gandolfo. Dans les jardins.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

Le vent se remet à souffler, et un bruit bizarre se glisse dans l'écouteur. Comme si mon frère se mettait à gémir.

— Je t'en prie, Alex, viens tout de suite. Je suis – je suis près de la porte Est, au-dessous de la villa. Il faut absolument que tu arrives avant la police.

Mon fils me fixe, l'air pétrifié. Sa serviette en papier glisse de ses genoux et dérive dans l'air, telle la calotte blanche du pape emportée par le vent. Avec sœur Helena, on contemple ce spectacle.

— Reste où tu es.

Et je me détourne, pour empêcher Pierre de voir mon regard. Parce que dans la voix de mon frère, je viens d'entendre un sentiment totalement inédit.

Mon frère a peur.